

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'Hexagone au quart de tour

André-G. Bourassa

Number 9, February 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40107ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bourassa, A.-G. (1978). L'Hexagone au quart de tour. *Lettres québécoises*,(9), 11–14.



La poésie

L'Hexagone au quart de tour

L'Hexagone a vingt-cinq ans. En un quart de siècle, l'intarrissable Gaston a fait couler assez d'encre pour que plus jamais personne ne doute qu'il existe une poésie québécoise, que nos jeunes poètes sont « éditables » et qu'il vaut la peine de rééditer certains recueils anciens. Même que les fondateurs de l'Hexagone en sont rendus eux aussi à l'âge des oeuvres complètes.

Durant sa vingt-cinquième année, l'Hexagone a publié une dizaine d'oeuvres qui, semble-t-il, rappellent les trois tendances de la maison qui sont : éditer ses membres comme Fernand Ouellette, faire connaître de nouveaux venus comme Michel Leclerc, donner des rétrospectives d'oeuvres complètes comme pour Pierre Perrault. On me permettra d'aborder ici ces trois poètes au nom des autres.

Une perspective intéressante sur *Ici, ailleurs, la lumière* de Ouellette, c'est d'inspecter le recueil sous l'angle novalisien. Ouellette, en effet, nous a donné à connaître ses vues sur Novalis, il y a quelques années et, en parlant du romantique allemand et de son ouvrage *Henri d'Offendingen*, il a fait ressortir des notions de rassemblement et de restauration dans cette poétique :

Seule une conception aussi grave et digne de la poésie, considérée comme une voie du destin, une errance, une quête du royaume divin, peut expliquer la nature totalisante, la nécessité d'un rassemblement de toutes les énergies, de toutes les expériences (...).

Henri, comme Novalis (puisque au dire du poète Henri est sa voix), a donc principalement une fonction de restauration. Il refait les liens, il resserre le tissu divin déchiré par le départ des dieux (...). Novalis se rive au primordial, ressoude la durée comme si la grande déchirure ne l'avait jamais atteint.¹

Il faut le dire, je regarde avec sévérité le spiritualisme des premières oeuvres de Ouellette, spiritualisme qui, chez d'autres, s'est mêlé au politique et a entraîné l'écrasement des Automatistes avec le départ de Borduas, en 1953, année même de la fondation de l'Hexagone. Et je suis sûr que si Ouellette, plus que tout autre à l'Hexagone, a eu droit à des descentes en règle par la jeune génération², c'est que ses poèmes d'alors polarisent des angoisses dont cette génération vient à peine de sortir. Ouellette ne parle pas en vain de « départ des dieux » et de « grande déchirure ». Pour moi, en tout cas, 1953, c'est le bouleversement de deux visites à l'exposition *Place des artistes*, l'abandon du Collège Sainte-Marie, la mort du père et l'exil aux États-Unis. Je ne me sens pas le droit de rire de ceux qui sont restés et ont trouvé le courage d'écrire, je ne me sens pas le droit de faire payer à Ouellette l'angoisse de mes dix-sept ans.

Il faut lire Ouellette par le dedans, tâcher de saisir son projet de par l'intérieur de son oeuvre. Ce projet, je le trouve encore dans ses dérives à partir de Novalis, quand il est question de la conception moniste des romantiques allemands :

Pour eux, la tâche de l'homme consiste à déchiffrer les signes de l'univers, les « hiéroglyphes divins ». Et l'homme doit se mettre poétiquement en accord avec ces signes, afin de pressentir le projet de Dieu. Poétique et éthique sont confondus. L'idéal divin se projette en l'homme et hors de lui dans les signes. L'acte poétique reflète l'action divine. La Nature entière est un « audacieux poème » (. . .).

Le « vrai réel n'est pas perceptible aux sens », ajoute Novalis, car « la poésie est le véritable réel absolu ».³

Une conception moniste suppose que Dieu et Nature et réel et poésie c'est la même chose et je ne suis pas sûr que la pensée de Ouellette soit claire là-dessus, surtout quand elle se situe dans un dualisme « ici, ailleurs ». On sait le sort enviable que les surréalistes ont fait à l'expression « réel absolu » de Novalis, expression qui fit l'objet des réflexions aussi bien de Garneau que de La-pointe⁴.

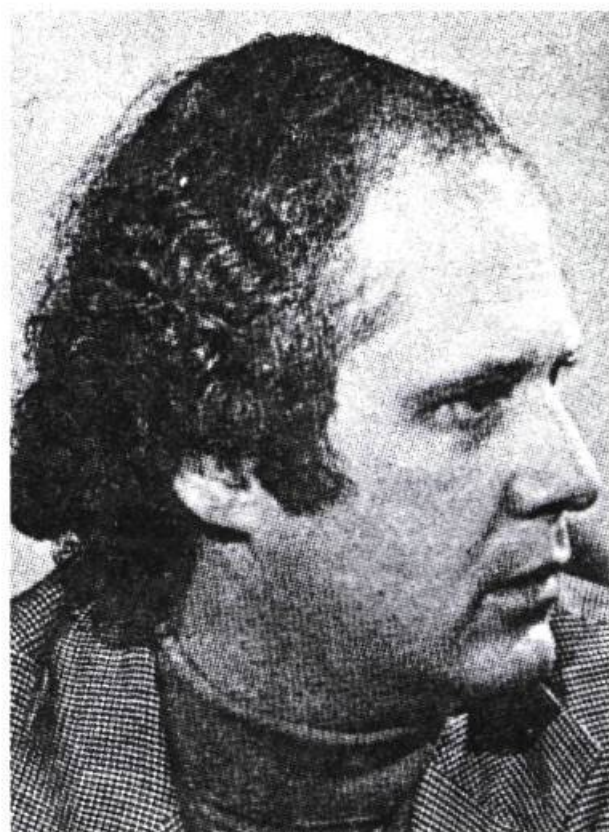
Mais la préface de Radovan Ivšić pour la réédition d'*Égrégores, ou la vie des civilisations* de Pierre Mabille⁵ montre bien que les surréalistes ne percevaient pas le « rassemblement » et la « restauration » de Novalis en dehors du monisme matérialiste. Là-dessus, Ouellette me paraît très près de ce qu'il appelle le projet novalisien quand il nous livre dans *Ici, ailleurs, la lumière* des images comme « sol devenu dieu » (pp. 14-15) ou quand il dit « nous mûrissent un monde » (p. 19), « par ton souffle le monde appelle » (p. 23) et quand il écrit ces vers :

*Ainsi montaient les oiseaux de sa bouche
avec des plumes de flamme,
tandis qu'au loin ils emportaient l'arbre.
Ainsi se tendait la terre
en la sonorité profonde
de feuille, d'or et de voyelle.
Mais la nuit s'est alourdi
où coulait le sang léger
(comme fraîchement nourri par Dieu). (p. 26)*

Le Dieu de Ouellette s'est fait de plus en plus discret avec les années, comme dans ce poème où il se confond avec la lumière et le silence d'une toile de Piero della Francesca (p. 32). Et il est remarquable que, dans son dernier recueil, les poèmes de l'ici prennent beaucoup plus de place que ceux de l'ailleurs. Le bleu autrefois strictement céleste tend à se confondre avec celui de l'hiver du pays et de l'hiver de l'âge :

*Que la neige nous bleuisse
avec son poids de silence.
Notre âge en nos âmes
se laisse broyer. (p. 50)*

Plus encore, il semble que le Jacob de la lutte avec l'ange soit tenté de s'identifier aux Prométhée, Sisyphe, Dédale, Thésée, ces héros mythiques de la démesure qui refusèrent le dualisme homme / dieu pour se placer en situation d'éternel refus d'une condition absurde :



Fernand Ouellette

*Parmi nous je n'ai pas le chiffre du dédale (. . .)
L'oracle à venir me dresse
comme un disciple appel le prodige.
J'hivernerai jusqu'à la transfusion de sève.
(Comment si nu proposer un pacte ?)
Même le grésil peut donner la lumière,
La torpeur parfois me touche le désir.
Tout s'enneige alors.
Je suis sourd aux bribes de bleu.
Il faudra bien que le dieu parle aussi ;
que l'espace entier là-haut
soit violé par la démesure. (p. 51)*

La démesure ouelletiste n'est pas exprimée sans images de culpabilité ; Ouellette demeure lié aux blessures d'Icare et de Phaéton autant qu'il l'était à celles de Jacob :

*Serais-je lié au soleil en chute
que Phaéton ne maintient plus (. . .)
En quelle Patrie dois-je consentir
si ma terre se tait d'hiéroglyphes ? (p. 52)*

Celui qui parle du « soleil bleu » (p. 56) et d'hiéroglyphes, de signes à déchiffrer, renoue donc avec le projet novalisien, réconcilier l'ailleurs et l'ici.

J'ai lu *Gélivures* de Pierre Perrault avec autant de plaisir que pour *Chouennes*. La première partie, « Neigeries », est presque cinématographique, parlant du « toit du monde », du « refuge boréal » et de l'« abri de neige » avec cette parole vécue de *Chouennes* et des films très beaux qu'il nous a donnés sur les habitants des îles. Cette

fois, il s'agit du Grand Nord et il est remarquable qu'à propos des lichens, « les plus vieilles choses vivantes de la terre », Perrault s'écrie : « Qui encore défendra aux yeux perçants des cinéphiles ces arbres reptiles qui n'ont pas même supporté la trajectoire au profit des harpons subordonnés au hasard des grèves ? » (p. 32)

La deuxième partie, « Froidureté », plus intérieure, parle de patience et de désespoir, d'épouvante, de haine et de désir. Elle semble polarisée par une phrase de Louis-Edmond Hamelin qui est rapportée sur quatre lignes comme un poème :

*le nord ne peut être compris
qu'à partir de lui-même
tout comme c'est de l'intérieur
que l'on bâtit son iglou. (106)*

La troisième partie, « Cornouailles », qui joue autant sur cornes nouées que sur cornouiller, est un bestiaire d'animaux à cornes et à panaches autant qu'une parade de primitifs dont l'art est inscrit dans la saponite et dans l'ivoire (cf. 182-183). Mensonges, épopées, telle est la poésie pour qui sait le sens de « chouennes », mot que Perrault prend la peine de ramener dans *Gélivures*. Il y a chez Perrault une continuité de projet qui s'inscrit assez bien dans celle de l'Hexagone et de *Parti pris*. Comme, par exemple, quand il enfile les titres de Gérard Godin (*Les Cantouques*) et de Gaston Miron (*La Batêche, L'Homme rapaillé*) avec le sien (*Chouennes*) :

*je nommerai la tourterelle triste pour signifier les
hommes durs à l'ouvrage nos pères impitoyables cultiva-
teurs de force en nos âmes d'écriture et déjà ils nous ré-
cusent de prendre leur défense héritière d'avoir contourné
le mépris où ils dissimulent mal leur âme tourbière*

d'avoir nommé chouennes nos cantouques maladroits

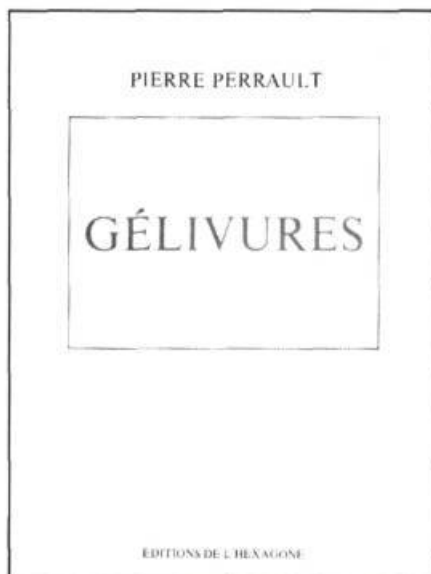
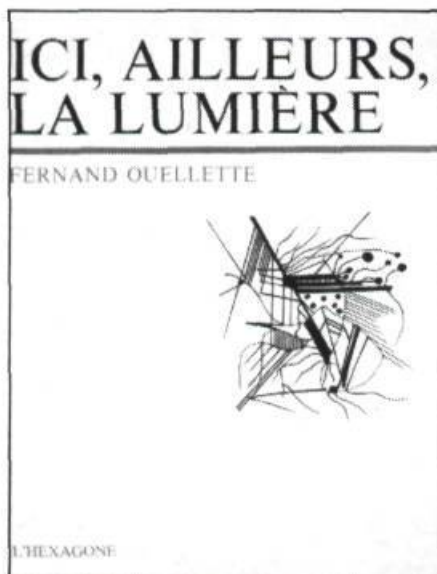
*ils nous renient ô les yeux furibonds de mes oncles
pourtant imbus de toutes les sciences de la ter-
re d'avoir rapaillé la batêche en orgueil et sur le pied
de guerre d'avoir confié aux turlutons le soin d'ef-
fardochoer le goût de vivre*

*et nous les avons retenus dans leurs habits de laine et de
lin et dans leurs parolis irréprochables réfutant tous les
autres modèles de lettres et d'écritures pour nous re-
prendre ô l'âme ancienne*

mes oncles à l'âme prophétique. (p. 41)

Nommer, signifier, défendre, contourner le mépris, tel est le rôle du poète, pour Perrault qui se sent bien loin du Paul Chamberland de *Demain les dieux naîtront* qui, selon lui, annonce « les poètes d'un autre âge allégés d'allégeance » (p. 52). Pour Perrault, les anciens ont en lui cultivé l'écriture comme ils ont cultivé leurs tourbières, rapaillant, effardochant en lui l'écriture comme on carde la laine et le lin. Tout au long de son ouvrage reviennent ces considérations sur l'écriture, considérations bien proches de celles que tenait l'Hexagone à ses débuts et que n'aurait pas récusées le Chamberland de « Fondation du territoire » au temps de *Parti pris*.⁶ Les mots de Perrault associent sans cesse langue et territoire, comme dans les images de neige et de froid où se confondent géographie physique et géographie humaine.

Parmi les nouveaux venus à l'Hexagone, il y a eu, depuis un an ou plus, Pierre Nepveu, Denis Vanier, Paul Chamberland et Michel Leclerc. On comprendra pourquoi j'omets de parler de Pierre Nepveu dans *Lettres québécoises* et j'ai eu l'occasion de parler deux fois de Denis Vanier. De Chamberland, je n'ai pas beaucoup les mots qu'il faut pour aborder *Le Prince de sexamour* (déjà présent dans *Demain les dieux naîtront*) sinon pour dire que c'est pour moi une utopie. Une utopie où on s'aime comme des anges sans égard à l'âge, à la taille et au sexe, une manière de *Voyage de Gulliver* ou de *Vendredi ou les limbes du Pacifique* qui seraient poème et qui seraient surtout plus explicites autant que plus audacieux. La Fabrique d'écriture rejoint un peu, dans ses prophéties, celles de Pierre Mabillet dont on sait l'influence sur Paul-Émile Borduas et sur Claude Gauvreau : faire surgir les mythes collectifs d'un monde nouveau, sans exclusion



des mythes de la femme enfant et de la femme chef d'oeuvre autant que de ceux du castrat et de l'androgynie comme Barthes les a si bien liés⁷. Cela rejoint d'une certaine façon le monisme romantique de Novalis, à en croire le nouveau préfacier d'*Égrégories*. Mais l'enfant est si généralement inégal quant aux échanges de tous ordres avec l'adulte, si facilement réduit au rôle d'objet dans le type de relation évoqué par Chamberland, que la portée du *Prince de sexamour* me paraît pâle devant celle du *Petit prince* ou du *Vieil homme et la mer*.

Je préfère m'attarder au texte de Michel Leclerc avec d'autant plus de plaisir que j'y retrouve aussi Breton, Éluard et Rimbaud... bien que peut-être un peu trop. La voix de Leclerc est plutôt matérialiste et s'enlève à sa façon sur les brèches et transgression de poètes plus nouveaux :

*ma voix m'est revenue entre
l'ennui des veines
essayez de comprendre
j'essaie de propager une
brèche nouvelle. (p. 57)*

Le livre s'appelle précisément *La Traversée du réel* et des brèches sont faites non seulement quant au contenu qui parle, par exemple, d'« émancipation des pouvoirs » (p. 50), mais quant au contenant :

*Dans tout ce que j'écris ou pense
se dissimule un fléau
pire que l'opacité de la légende
ainsi je m'égaré dans mon langage
pour qu'on m'entende mieux
je suis un pantomime avec sa voix
qui se refuse de se taire. (p. 58)*

À vrai dire, dans la première partie, « Depuis l'action des mots », il y a des redondances qui ramènent à maintes reprises les mots « noir », « obscur », « crépusculaire », « soir », « nuit », « ombre ». Mais cette écriture, plutôt matérialiste, laisse peu de distance entre les mots et les choses, comme dans ces paroles chosifiées, ces paroles carnassières :

*J'écris sans me hâter de vivre
ma vie se décompose d'un seul coup,
sans la matière des syllabes
qui me récusent si je m'évanouis
alors souvent j'utilise pour parler
les décombres martiens de ma voix
ou des fragments de paroles carnassières
dressés dans la clandestinité des signes.
j'ai des mots pour me défendre,
pour convaincre
j'ai des litanies acharnées (...)
j'entends tourner à l'intérieur
l'hélice du langage
et les mots qui égrènent le sang
les mots garrats les mots fous. (pp. 53-54)*

Leclerc appartient bien à cette troisième génération née avec *La Barre du jour*, *Quoi* et *l'Estérel* dont Miron considère qu'elle est la nôtre quand il résume l'histoire et les projets de l'Hexagone durant ces dernières années :

Il y a eu un projet d'identité de la poésie qui est né confusément vers 1950 et qui s'est précisé tout au cours de la décennie. L'investissement dans notre réalité du projet d'identité fut une première étape.

Ensuite, avec l'apparition de la génération de Parti pris, c'est devenu une problématique.

Nous sommes dans la troisième phase : la résolution de cette identité, qui se pose en termes globaux et en termes de praxis collective.⁸

L'Hexagone a vécu sur cette lancée et on ne pourra parler plus tard de l'identification québécoise sans se référer à cette institution comme à un point de repère, à une balise, à un jalon de l'itinéraire d'ici. Il n'y manque qu'une chose essentielle, la rétrospective des oeuvres complètes de Miron. « C'est à ton tour... »

André-G. Bourassa

1. Fernand Ouellette, *Depuis Novalis*, Montréal, Hurtubise/HMH, 1973, pp. 62 et 64.
2. Claude Péloquin, *Manifeste infra* suivi des *Émissions parallèles*, Montréal, L'Hexagone, 1967, p. 19; Patrick Straram, « To a strange night of stone », in Denis Vanier, *pornographic delicatessen*, p. (72); Jean Leduc, « Le Cul chez les poètes de l'Hexagone et dans *Relations* », *Cul Q*, no 1, aut. 1973, pp. 20-34.
3. Fernand Ouellette, *Depuis Novalis*, op. cit., pp. 144-145.
4. André Breton : « Une sorte de réalité absolue, de *surréalité* », *Manifestes du surréalisme*, coll. « Idées », no 23, Paris, NRF, 1963, p. 24.
H. de Saint-Denis Garneau : « la réalité seconde qu'on a appelée *réalité absolue* », *Oeuvres*, Montréal, PUM, 1971, p. 435.
Paul-Marie Lapointe : « 'la poésie est le réel absolu' Novalis », *Le Réel absolu*, Montréal, L'Hexagone, 1971, p. 7.
5. Radovan Ivsic, in Pierre Mabille, *Égrégories ou La Vie des civilisations*, Paris, Le Sagittaire, 1977, pp. 9-33.
6. Paul Chamberland, « Fondation du territoire », *Parti pris*, mai-août 1967, vol. 4, nos 9-12, pp. 11-42.
7. Roland Barthes, *S/Z*, coll. « Points », no 70, Paris, Seuil, 1970, pp. 74 et 121.
8. « Témoignage — Gaston Miron », *Livres et auteurs québécois 1970*, Montréal, Éd. Jumonville, p. 121. Cf. Jean-Louis Major, « L'Hexagone, une aventure en poésie québécoise », *Archives des Lettres canadiennes*, Montréal, Fides, 1969, t. IV, pp. 175-203.